Chapitre quatre

Dans quel train en marche

je fus embarqué et quels paysages

je vis alors défilier

De cette chose dure et sacrée du travail, la seule forme tangible en mon enfance fut l'absence de mon père. Sa profession me coupait de lui, le retenait en un monde incompréhensible. Son dieu à lui était l'Etat. Son église, une cité appelée administrative. Une forteresse dont je ne connaissais que les hauts murs d'enceinte tout de briques jaunes, où je n'avais posé ni le pied ni le pneu de mon vélo. Mon père était fonctionnaire, dans les impôts, ce que je m'abstenais le plus souvent de préciser. Quant à dire ce qu'il faisait, j'en étais incapable. A mes questions, il répondait dans une langue barbare endémique du continent administratif. Il en avait fait son jargon et moi un abîme. Tout ce que je compris furent ses horaires. A dix-huit heures tapantes, je guettais son retour. Mes devoirs faits, j'attendais qu'il reprît place et habitudes dans la maisonnée. A peine entendais-je sa voiture, je me précipitais au sous-sol de

notre pavillon pour en ouvrir les portes de garage. Mon père n'avait guère le temps de sortir ses clefs que déjà la maison lui était large ouverte tel un chausson attendant son maître. L'auto revenue en ses pénates, je m'empressais de la boucler dans son étroit logement. Et par deux tours de clé, je rendais mon père à sa famille.

Le travail appartenait au dehors. Il y régnait en cachette, derrière d'autres murs et portes closes. Je le rencontrai pour la première fois là où il se donnait au grand jour, sous le soleil même, dans les champs où tout jeune déjà je batifolais. J'avais seize ans et mes nouveaux copains venaient de la plaine. Cette longue étendue cousue de vert, de terres et de bois, trouée de gros bourgs, ondulait en collines à vignes au contact des montagnes avant de mourir lacérée de routes aux portes de la ville. Eux ils arrivaient le matin en autocar de leurs villages éparpillés. Ils venaient prendre l'air du lycée, les fumées de la ville et de ses bars puis s'en retournaient le soir par le même transport. Beaucoup étaient fils ou filles de paysans, d'agriculteurs disait-on déjà.

Les samedis, les dimanches, les vacances, par toutes les fissures de l'emploi du temps scolaire, je pénétrai leur monde. Il m'apparut tout entier l'œuvre du travail en sa forme native, la plus proche des origines. La plupart des fermes d'alors demeuraient de petites cellules familiales faisant un peu de tout. Quelques vaches à lait élevées avec leur veaux, divers fourrages, herbe, luzerne, maïs, betteraves, colza ou choux, des céréales sources de grain, de paille pour les bêtes, le reste pour la vente, des lapins en clapiers, une basse-cour, parfois un cochon, un vaste potager, un verger pour manger des fruits mais surtout distiller l'eau de vie, le schnaps. Certaines cultures n'étaient

destinées qu'à la vente. Dans les terres fertiles, les petites fermes tiraient leur argent du houblon, du tabac, de la betterave sucrière ou du chou à choucroute. Tout petit garçon, j'avais vu près de mon quartier les derniers attelages des vigneron et maraîchers dont la ville finissait de manger les terres. Dans la plaine, le tracteur encore dénué de cabine avait substitué au bœuf et sa force tranquille, à la jument et ses coups de reins, des muscles d'acier de bielles et de pistons. Assis seul sur sa monture à quatre roues, un homme en commandait à trente, quarante ou cinquante fougueux chevaux, jamais fatigués, toujours vaillants, dociles esclaves, malades parfois mais vite remis sur pattes, et d'une facilité à nourrir jamais connue.

En vingt ans seulement, le tracteur avait changé le paysan en exploitant. A présent, de toute la force de sa machine, il dominait la terre. Après qu'elle eut épuisé des générations au labeur, la femelle qui portait la vie terrestre en ses flancs trouva son maître. Il la prenait dans sa profondeur, la renversait par-dessus tête, la pulvérisait en poussière, lui arrachait cailloux et blocs de terre grasse. Aucune parcelle ne pourrait plus lui résister. Le paysan eut ainsi un jouet à la mesure d'un orgueil longtemps bafoué. Une machine pétaradante et fumante dont le prestige routier écrasait sous mes yeux et de ses roues immenses la chienlit des berlines citadines. Ce bras herculéen se jouait de tirer les charrues, de prendre les tombereaux par la main, de pédaler en de petits moulins à fléaux, à dents, à couteaux. Il broyait, pelletait, poussait, pressait, ficelait aux côtés de tous ceux, nombreux, dont il allégeait la peine. Il était un dieu descendu parmi les hommes, leur prêtant sa main forte, mais aveugle et fruste. Pour le guider, le conduire dans le dédale intriqué des champs, on y avait

Chapitre cinq

Quatre cents millions d'années d'une enfance alsacienne

Aussi profondément que s'enracine mon souvenir, il s'abreuve aux sources des montagnes d'Alsace. Les Vosges furent l'horizon de mes jeunes années. Tandis que d'un côté la plaine s'ouvrait à perte de vue sans autres pics que ses clochers, de l'autre s'élevait une barre bleutée haute et nuageuse, proche et tangible mais comme infranchissable. Elle était la limite de mon univers. Au-delà s'étendait tout ce que la France comptait de patries étrangères où l'on mangeait, buvait, parlait tout autrement qu'en la mienne. Passé les cols amicaux du Bonhomme ou de la Schlucht, dégringolait l'autre versant ou tout devenait très différent. Le parler vosgien et son accent, l'allure grossière des maisons, le port et l'espèce des pins, jusqu'aux noms des bourgades, rien ne m'y était familier. Le heim terminal dont tant de mes villages usaient en queue de leurs patronymes, cette marque de fabrique frappant les communes comme autant de foyers d'une même grappe,

ce goût d'Alsace sur la langue ne passait pas la porte des vallées. De l'autre côté de la montagne, quelques gros bourgs habillaient leurs noms en ville, en court, en mont ou en val, mais le plus souvent ils ne disaient rien de la saveur de leur pays. Adulte, je franchirais la muraille vosgienne, loin je m'enfoncerais en ces terres d'étrangetés, en quête d'aventures. A l'heure de mon adolescence, j'avais à faire d'étudier et d'explorer ma minuscule planète.

La liberté je la saisisais à l'encolure de ma monture à deux roues. Je partais en de longues excursions sillonner le curieux corridor où s'accrochait depuis mille ans la ville qui m'avait mis au monde. La plaine était une terre parfaitement plate et délimitée. A l'est, ses terres caillouteuses et en partie boisées de charmes et de hêtres tombaient abruptement dans le Rhin, obstacle et frontière où s'achevait cruellement mon pays. Au-delà était la terre de nos redoutés envahisseurs dont la plaine fut longtemps et maintes fois l'annexe. Ce n'était plus par la force des armes qu'ils faisaient montre de leur supériorité, mais par celle de leur argent. Le puissant deutsche mark installait par-delà le Rhin des centaines d'entreprises, recrutait des milliers de travailleurs frontaliers, et même il achetait sa nourriture bon marché dans les hypermarchés qui fleurissaient en Alsace dès le milieu des années soixante-dix.

Au nord et au sud, la plaine s'étalait en sa grande longueur jusqu'à deux pôles, au-delà desquels il était rare que mes parents me conduisissent. Strasbourg et Mulhouse, la bourgeoise lettrée et l'ouvrière industrielle, les deux grandes cités formaient les portes par lesquelles les flux d'automobiles, de camions, de péniches, de marchandises, d'hommes et de biens entraient ou quittaient la région.

Chapitre six

Des découvertes édifiantes que je fis à l'ouest et de mon instruction agricole

L'agriculture et moi pénétrâmes ensemble dans l'âge adulte. Je venais juste d'atteindre dix-huit ans. Je débarquai en gare de Quimper après un long voyage à travers les terres bretonnes. Quatorze heures me séparaient de l'Alsace. La ligne bleutée des Vosges n'était plus qu'un souvenir. Après Rennes, le tortillard s'était enfoncé dans la chair uniformément verte d'une contrée vêtue de carreaux de prairies tout ourlés d'arbres. Octobre commençait. Les crachins d'automne bénirent mon arrivée comme ils humecteraient chacun des jours des longues semaines que je m'apprêtais à vivre ici, au plus profond du Finistère. A peine sorti de la gare, je repérai celle dont j'allais découvrir assez vite combien elle m'attendait véritablement. Dans ce décor de ville, elle semblait trop à l'étroit. Sa silhouette forte, carrée des épaules jusqu'à la taille, ses mains boudinées, sa nuque de lutteuse, son visage massif, tout son être s'agitait, allait et venait, furetait sans but, en

aucune et toutes les directions à la fois. Elle piaffait, se balançait dans la prison d'une tenue de ville qui trahissait ses formes paysannes. Marie-Jeanne fut la première Bretonne pur sucre que je rencontrai. Yves son mari tout sec, le plus grand mangeur de galettes et de tartines au beurre que jamais je ne vis. A leur demande, je foulais, je pénétrais cette terre inconnue tout à l'opposé de la mienne.

J'avais quitté mon Alsace quarante jours auparavant. C'était le seul monde que je connaissais. La France de l'intérieur j'en avais parcouru les routes, tâté des montagnes, creusé les plages, goûté les grottes, avalé les églises et châteaux les étés avec mes parents. Je ne l'avais point connue par l'intérieur. Je fis ce pas de géant pour mes études. Il y avait eu le coup du cœur pour la vie paysanne, le contact des bêtes, l'enivrant parfum des foins, des moissons et vendanges, le goût vrai des nourritures. Je voulais en savoir plus. M'abreuver aux sources d'une eau dont je découvrais juste ma soif. Les fils et filles des campagnes m'avaient flanqué la pépie. Elle me conduisit tout à l'ouest, au-delà des déserts à céréales, dans les pays de bocage. J'y fus reçu par la grande porte, la renommée école d'agriculture d'Angers.

Depuis quatre-vingts ans, elle façonnait les têtes des élites rurales et chrétiennes dont dépendait, selon ses fondateurs, l'avenir économique et moral du pays. Dans cette école privée et officiellement laïque, les pères jésuites avaient marqué au coin toute la pédagogie. Leur esprit tortueux hantait les lieux encore à la fin des années soixante-dix. Il était donc de coutume pour les frais nouveaux élèves candidats au prestigieux titre d'ingénieur en agriculture d'entamer leur cursus par une épreuve physique et morale de longue haleine. Il s'agissait dès